

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications. Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Buenos Aires, 24 Juin 1894.

Aux camarades

Avec ce numéro, LA LIBERTÉ entre dans son deuxième trimestre. Nous espérons que l'appui des camarades qui, jusqu'à présent nous a aidé à surmonter les difficultés de la tâche entreprise, nous sera continué dans cette nouvelle période comme dans l'avenir. La première passe a été heureusement franchie ; à tous les camarades de nous prêter leur concours pour braver et résister aux éléments hostiles qui voudraient nous barrer la route.

Vive la Révolution Sociale !
Vive l'Anarchie !

LE PAYSAN

Le paysan est-il véritablement l'homme heureux dont se plaisent à nous parler les bourgeois et, plus particulièrement, les propriétaires fonciers ? Est-il vrai également que le paysan n'est point mûr pour la Révolution Sociale ? Voyons ce qui se passe en France, le pays privilégié par excellence, car il nous plaît de faire la part belle à nos ennemis.

Nous lisons, à la page 97 du livre intitulé « La Tyrannie socialiste », de Yves Guyot : « En France, le parlement est accablé des plaintes des mineurs ; cependant, on voit des ouvriers agricoles venir sans cesse en augmentant le nombre, qui s'est accru de 11.000 de 1890 à 1891. »

Vous entendez ? Onze mille travailleurs des champs habitués à respirer au grand air, à vivre au grand jour, aux

rayons du soleil, à courir la campagne en pleine liberté, et qui n'hésitent pas à venir s'enterrer vifs dans un puits de mine, à deux, trois et même cinq cents mètres sous terre, où ils vivent comme des taupes dans des galeries étroites suintant l'eau, exposés aux éboulements, aux massacres par le grisou et n'ayant pour soleil que la flamme pâlotte pareille à un feu follet de leur lampe Dawis.

Voyez ces hommes au sortir du puits, les pieds nus, les vêtements trempés, n'ayant de visible et d'humain, sous la couche de poussière noire qui les enveloppe de la tête aux pieds, que deux yeux perçants où scintille la fièvre qui lesonge et deux lèvres pâles et cadavériques comme celles d'un moribond. Eh bien, c'est pour mener cette existence horrible que l'homme des champs abandonne les siens, ses habitudes d'enfance, la verte nature, les prés, les bois, les ruisseaux qu'il aime, et tout cela pour gagner un salaire qui lui permette de dompter la faim qui le torture. Voilà le beau résultat où en sont arrivés les gens des campagnes, et malgré cela vous osez nous dire que le paysan est heureux et que jamais nous n'en ferons un révolutionnaire !

Le paysan heureux ! A quel homme de bon sens et de cœur ferez-vous croire cela ? Peut-être aux bourgeois badauds des grandes villes qui ne connaissent la campagne que par les parties fines qu'ils y ont faites en emportant avec eux tout ce qu'il leur fallait pour faire un déjeuner sur l'herbe ?

A tous ces naïfs qui se nourrissent de vos sottises élocubrations vous pourrez faire accroire tout ce que vous voudrez, même que les arbres poussent les racines en l'air. Mais à ceux qui ont habité ou parcouru la campagne en tous sens, qui ont partagé, ne fût-ce que pour quelque temps, la vie du paysan et qui connaissent ses privations et ses divers travaux, leur direz-vous aussi que le travailleur des champs est heureux ?

Non, mille fois non, le paysan n'est pas heureux, et s'il l'a été il y a quelque trente ans, il ne l'est plus maintenant, car si alors il possédait encore quelque lopin de terre, aujourd'hui il ne possède plus rien ; il doit sa terre à l'usurier et l'usurier c'est la société bourgeoise or-

ganisée pour l'exploitation à outrance du producteur.

L'homme des champs, comme le travailleur des villes n'a pour toute fortune que ses deux bras, mais il est encore plus malheureux que lui. C'est cette misère toujours croissante qui explique cette émigration en masse des gens de nos campagnes vers les villes, émigration qui augmente dans des proportions effrayantes.

Comment prétendre qu'il n'en soit pas ainsi ? Le paysan produit du blé et il ne mange que du pain noir ; il produit du vin et ne boit que de l'eau ; il produit des fruits succulents auxquels il se ferait un scrupule de toucher, les réservant pour les beaux messieurs de la ville ; il produit les légumes les plus variés qui garnissent la table du riche et ne mange que des pommes de terre ; il élève des bœufs et ne mange pas de viande ; il a des poules et des œufs, du beurre, du lait, du fromage, mais tout cela n'est point pour lui, pauvre manant attaché à la glèbe, et il doit vendre tous ces produits pour payer le loyer de la terre qu'il cultive.

Nous pourrions passer en revue tous les produits que donne à la société le paysan, et nous verrions qu'en réalité il ne garde et ne peut garder pour lui que le rebut de toutes ces choses, que ce qui n'est pas vendable, en un mot. Ses vêtements sont sordides et réduits au plus strict nécessaire ; son logement est une misérable chaumière que les chiens de chasse du riche bourgeois ne voudraient pas pour chenil et qui ressemble souvent à s'y méprendre à la hutte immonde du sauvage.

Quant à l'instruction que vous avez donnée au paysan, mieux vaut n'en pas parler par respect pour l'humanité, et si cet homme, qui a passé sa vie courbé sur la charrue afin que vous mangiez du pain, marche encore sur ses deux pieds et n'est pas retourné à l'état de quadrupède, vous avouerez que ce n'est pas de votre faute.

Eh bien, vous n'avez qu'à continuer ainsi, vous tous qui trouvez que le paysan est heureux et, sans être prophète, nous vous prédisons qu'avant trente ans les campagnes seront désertes, et si par hasard on y trouve encore un laboureur, on se le disputera pour l'ex-

bourgeois qui s'enrichissent aux dépens de la santé et du bien-être des travailleurs. C'est à dire que l'autorité est un obstacle et une perturbation continuelle pour le peuple.

Dès que l'autorité se mêle aux affaires de quelqu'un, il peut être sûr que c'est pour lui porter préjudice. Si deux personnes ont recours à l'autorité pour résoudre une question ou trancher un différend, soyez certains que les deux auront à en pâtir. A quoi bon, alors, maintenir une institution qui ne se nourrit que du fruit que lui procurent les mauvais services qu'elle prête?

C'est pour cela que les anarchistes sont contraires à toute autorité. Nous la considérons non seulement inutile, mais nuisible, et en lui déclarant une guerre à mort nous condamnons un état social injuste, défectueux, qui est l'état social actuel.

(Consideraciones sobre el hecho y muerte de Pallas).

A paru le n° 12 de *El Derecho a la Vida*.—Adresse: Casilla del correo 305, à Montevideo.

On nous annonce pour aujourd'hui, dimanche, l'apparition de la *Question sociale*, revue mensuelle d'études sociales. Abonnement trimestriel, 1 \$ (R. A.) Extérieur, 1.20 \$. Adresse: F. Serantoni, calle Piedad 2095, Buenos Aires.

A parole n° 70 du *Perseguido* (30 Mar). Adresse: B. Salbans, casilla c. 1120, B. A.

Contrastes

Cinq heures; l'obscurité se fait peu à peu. On n'aperçoit plus, à quelque distance, les maisons qui semblent à des ombres chinoises, se découpant fantastiquement sur le ciel déjà noir.

Dans la grande ville, les fenêtres s'illuminent, une à une, tachant de notes brillantes le gris uniforme des maisons.

Le bois de Boulogne, avec ses arbres sans feuilles, est triste; avec la neige qui couvre la terre, il rappelle ces paysages japonais au dessin hiératique, aux couleurs mélancoliques. Sur l'épais tapis blanc roulent encore quelques coupés dans lesquels se prélassent de gros banquiers juifs saluant au passage d'autres riches et estimables canailles chrétiennes.

Couverte de haillons, une pauvre femme tend la main aux rares piétons; mais il fait trop froid pour sortir son portemonnaie; elle ne reçoit que quelques «bons conseils».

— Vous devriez travailler, ma brave femme, faire des ménages, cela rapporte davantage que la mendicité, et c'est plus honorable.

Travailler! Mais on croit donc que la société vous en donne le moyen? Dans plus de vingt endroits, la malheureuse

a été demander de l'ouvrage; partout on l'a renvoyée. Et il a fallu mendier, oh! pas pour elle, mais pour le *gosse* et la mère est malade.

La pauvre a passé la journée sans manger, les pieds dans la neige, et elle n'a pas un sou! Découragée, elle tombe sur un banc en sanglotant; sur sa figure, les larmes suivent les sillons qu'a déjà creusé la faim. Mais peu à peu elle se calme, puis se relève et reprend son chemin; c'est aux Ternes qu'elle habite, dans un taudis avec sa mère mourante et sa petite fille; le mari est mort il y a huit jours.

Enfin elle est arrivée dans son galeas, brisée de fatigue et de désespoir. La vieille mère, étendue sur le parquet, se soulève sur le coude.

— Chut! Marie dort... Eh bien?
— Pas un sou.
— Ah malheur!... Allons... Faut en finir.

— J'vas demander du charbon aux voisins.

La femme ressort un instant. L'enfant dort toujours; sur cette petite figure de six ans la résignation de l'humble est déjà peinte. La grand'mère se traîne vers ce petit corps, le regarde silencieusement, immobile; tout à coup elle le saisit et l'embrasse à pleins bras.

— Pauv'marmot... Allons bon, je l'ai réveillé.

— Tiens, tu pleures, grand'mère.
— Mais non... Tu sais on va manger.
— Oh!... vrai?

— Oui, on va faire du feu, seulement faut que tu dormes, sans ça t'auras rien.

— Vouï. Et la fillette se rendort avec cette belle insouciance de l'enfance.

La femme est rentrée, a tout fermé; puis elle a mis les charbons allumés sur un débris de terrine, au milieu de la chambre.

— Allons, pauv' m'man, ça y est!... Nous allons avoir chaud, tout d'même!

— C'est pas trop tôt... Pourvu que Marie ne se réveille pas!... Allons, adieu.

— Bonsoir, m'man... Pauv'moutard, il a rien fait pour crever comme ça...

Longtemps, longtemps, dans la petite chambre, le silence ne fut plus rompu que par des sanglots, puis des râles; enfin plus rien... rien que le lugubre crépitement de la pluie sur le carreau.

Dans son salon bien chauffé un banquier (décoré pour vols en gros) lit son journal, les pieds sur les chenets. Sa noble épouse parcourt distraitement un roman de Bourget; tout à coup le mari élève la voix:

— Ah! ah! je l'avais bien dit, les *Ouest-africain* remontent... Tiens, encore un suicide: «La femme Sarreau, sa fille et sa mère ont été trouvées hier, asphyxiées, dans un taudis, au sixième étage d'une maison des Ternes.» Sont-ils bêtes, tous ces gens-là! Décidément c'est à la mode... Dis donc à Joseph de remettre une bûche, le feu va s'éteindre et il fait très froid dehors... Tant mieux, on pourra patiner...
F.

PETITE CORRESPONDANCE

F. J., talleres nuevos, F.-C.-R. — Avons reçu envoi, merci. Prenons note de la nouvelle adresse.

L. et H., à Pelotas (Brésil).—Tout est retrouvé. Faisons parvenir abonnement à la «Question». Envoyons n°s demandés. Lettre suit par même courrier.

Gustave S., à Bella-Vista (Tucuman). —Avons reçu lettre. Envoyons journaux et lettre.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

Liste de Pelotas (Brésil): Pour l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes par tous les moyens: H. 6.000 reis; L., 10.000; Bn., 1.000; Bt., 2.000; C., 1.000. Total: 20.000 reis, en papier argentin: 14\$. —X., 0.40—Y., 0.20—P., 1—F. J., 1.50—B., 0.60—C., 1—R., 2—Ch., 2—L., 1.—Total: 23 \$ 70.

A ce jour: 328.15 \$.

BIBLIOTHEQUE DE «LA LIBERTÉ»

PIERRE KROPOTKINE :

Le Salarial..... 0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste..... 0.10

ELISÉE RECLUS :

Les Produits de l'Industrie..... 0.10

MICHEL BAKOUNINE :

Dieu et l'Etat..... 0.60

Années 90-91, 91-92, 92-93 de la «Révolte», relié.—Prix: 5 \$ chaque.

Supplément littéraire, complet, deux volumes cartonnés.—Prix: 6 \$ chaque.

Collection année 93 de LA LIBERTÉ: 2.50 \$.

Faire directement les demandes par la poste: Casilla del correo 759.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.